

À SERGE JULY

Mon pauvre Serge,

Je vais, une fois de plus, t'agresser. J'ai tort, bien sûr ; tu es comme un punching-ball, tu as toujours eu pour toi l'effet de masse et d'inertie ; quand on te frappe, tu ballottes un instant, puis tu reprends ta position amorphe, centrale. Sur toi, les coups s'émeussent, se perdent, assourdis par l'épaisseur de la cible. Balzac, parlant de l'obstination féminine, note que, si on la réprime ou la compresse, elle ne cède que pour reprendre, au cours de la nuit, sa forme et sa masse. Cette capacité-là serait ce qu'il y a de plus féminin en toi. Tu n'es jamais pressé de riposter ; quand on t'insulte, tu engrais. Tu l'expliquais dans une interview récente : « Tout m'a profité. » Tout m'est bonheur, disait la comtesse de Paris en titre de ses mémoires. Tout te nourrit, même les affrontements ; ton estomac géant assimile, indéracinable, impassible, tous les conflits, les transforme en graisse. « Les années *Libé* : peut-être les historiens de l'avenir appelleront-ils ainsi cette très étrange époque où les rescapés du gauchisme rompaient avec le marxisme, redécouvraient le capitalisme », dit un critique pour présenter le livre que, bien obligé, tu as pondu, comme tout rédacteur en chef se le doit, et célébrant les « années Mitterrand ». Mieux que tes propres écrits, une autre interview récente analyse ce devenir ; et, comme on n'est jamais si bien trahi que par les siens, cette interview est l'œuvre, dans la revue psychanalytique *L'Âne*, d'un ex-mao, frère du gendre de Lacan, Gérard Miller. Comme l'interviewer connaît sa bête, on croirait t'entendre parler. « L'histoire du maoïsme en France, en tout cas de la Gauche prolétarienne, à laquelle j'ai appartenu, a été pour moi une histoire très positive. [...] Même dans les années 1970. [...] De toute la presse française, nous

sommes arrivés plus d'une fois les premiers, en Iran, pour les *boat-people*. [...] Si le post-gauchisme a été pour nous positif – d'où notre efficacité dans la presse –, c'est que le gauchisme avant l'avait été.

— Tu penses donc qu'il y a continuité ?

— Absolument. »

Continuité dans l'efficace. La Gauche prolétarienne, certes, avait aussi peu de scrupules que le *Libé* d'aujourd'hui. À l'époque, tu voulais tabasser tous les « révisos », organiser le Tribunal du peuple à Bruay-en-Artois et pendre les bourgeois par les couilles, tu prédisais la « Guerre civile » (ton livre écrit avec Geismar). Alors, aucun regret ? Non. De brutalités en reniements, tout s'est bien passé. « Tout s'est filé sans heurts, sans débat intérieur. Et à chaque fois l'expérience a été formidable. » Tu ne regrettes rien de ce que tu devrais regretter, l'efficacité froide à effets de masses manipulées ; il n'y a que l'étiquette politique qui a changé. Oui, c'est *Libé* qui, le premier, a été chercher Khomeiny à Neauphle-le-Château, l'a propagandisé, l'a respectabilisé, l'a vendu et popularisé. Pas de quoi se vanter, vraiment : pas plus que des « expéditions militaires » punitives de la Gauche prolétarienne contre ceux qui ne pensaient pas comme toi. Tu pourrais, au moins, avoir un mot de regret. Mais non, de ce passé-là, tu es fier – c'est la générosité contestataire que tu renies, pas ses brutalités indignes, ou ses adulations intégristes.

Être les premiers ?

Sans toi, je n'eusse sans doute jamais fait de journalisme. Tu m'as fait toucher du doigt l'essentiel de ce métier : la massivité. Les gens croient, et tu leur fais croire, que l'important est de courir plus vite, d'être en avance sur l'événement. Erreur. L'essentiel, c'est d'être juste ce qu'il faut en retard, pour coïncider avec la réaction générale. Les masses

ont le sang lent. Khomeiny fut une exception, d'ailleurs peu honorable.

L'actualité, ai-je appris à ton école, est une routine bien gérée. Faire de l'actualité, c'est éviter qu'un événement vous surprenne, c'est pouvoir l'absorber, le digérer aussitôt. Tu as une prodigieuse capacité d'absorption, un estomac d'autruche. Tes éditos sont le chapelet des idées, avalées toutes rondes, qui traînent autour de toi ; toute conversation avec toi resurgit dans tes papiers. Tu glanes les formules et les bons mots, tu attrapes tout.

J'ai travaillé à *Libération* entre la fin du maoïsme militant et le début de la revanche néo-capitaliste. L'époque était plutôt aux « problèmes de société », aux expériences hors du champ proprement politique. Je crois d'ailleurs que ce moment (1976-1981) fut le seul où ce journal fut réellement « premier » et créatif. Était-ce de ton fait ? Qu'en pensais-tu, au fond, de toute cette agitation par laquelle fut liquidé le maoïsme, cette agitation faite de féminisme, de questionnements sur les mœurs, d'irrespect tous azimuts ? Difficile de le savoir. Cela servait ton plan pour te débarrasser du « vieux gauchisme », mais à son tour, cette insolence merveilleuse, tu la liquideras quand tu croiras la situation mûre pour un nouveau retournement.

En ce temps-là, donc, tu laissais faire, tu soutenais même les journalistes brillants, non conformistes, contre le gros de la troupe, qui traînait les pieds à l'idée d'abandonner la ligne prolétarienne. Tu présentes aujourd'hui comme continuité ce qui fut rupture (j'y jouai mon petit rôle, dans cette rupture) et tu déguises en aventure continue ce qui est assagissement et reniement. Pour le gouvernement des hommes, le maoïsme est un machiavélisme au nom du prolétariat ; son modèle, celui de la Révolution culturelle, consiste, comme Mao le fit en son temps, à faire tuer les uns (la vieille garde, le « Quartier général ») par les autres (les Gardes rouges) dans une révolte instrumentalisée ; car

le timonier secret tire les marrons du feu de ces révolutions manipulées. Tu as toujours fonctionné ainsi.

Autrefois, du temps du gauchisme, tu flottais entre l'anarchisme du « Mouvement du 22 mars » fondé par Cohn-Bendit et le stalinisme maoïste, ne sachant plus duquel tu étais l'agent double au sein de l'autre. À *Libération*, tu n'as jamais imposé une « ligne » ; en ce sens tu n'es pas un secrétaire ni un dogmatique. Plus exactement, les problèmes de ligne, au fond, t'indiffèrent. Tu cherches surtout le pouvoir ; mais pas le pouvoir qu'on acquiert par la conviction ou l'énergie mise à exprimer des idées, le pouvoir qui demeure quand toutes les idées se sont envolées. Tu n'as pas vocation de dictateur ou de chef, mais tu sais te rendre aussi nécessaire que la souche aux grenouilles qui veulent un roi ; et c'est l'exacte histoire de ta montée en puissance au sein de *Libé*.

Tu es une souche, plus qu'un capitaine ; tu as compté, plus que sur ton énergie, sur la fatigue des autres. Après avoir poussé les clans les uns contre les autres, les avoir éliminés l'un par l'autre, la souche s'est révélée crocodile. À force de démissionner, il n'est resté que toi. Ta durabilité, c'est d'abord de compter sur la lassitude des passions ; tu as su te faire l'œil du cyclone. Et c'est ainsi que le pouvoir t'est revenu, plus que tu ne l'as conquis.

« En gros »

C'est vrai que tu as grossi. Forci. Comme les bébés obscènes des publicités ; ton volume et ton tour de taille sont une joie pour toute la famille ex-gauche. Tu as la ruse lente et obtuse d'un bouddha maoïste ; pendant que les autres se battent, tu croises les mains sur le ventre, énigmatique, attendant ton heure, toi qui as su te faire le lieu où s'annulent les contradictions. Cette réussite, tu la manifestes par ton embonpoint moral. Oui, bravo, tu es énorme. Tu diras

que c'est bien de moi, ces allusions à ton physique, que c'est fasciste, élitiste. Pourtant, le physique, c'est une politique, une stratégie parmi les autres : stratégie de l'image, façon de se poser, dans une salle de rédaction, un bureau, de se taire, de décontenancer l'interlocuteur, d'attirer à soi toute la pesanteur de la pièce, comme une bille de plomb au centre d'une toile tendue contraint tout à tourner et à tomber vers elle, œil dormant du vortex. Tu t'es fait gros pour te vieillir et effacer la tache originelle, celle du loup gauchiste mal élevé, mal habillé, aux dents trop longues. C'est de la mauvaise graisse que tu as accumulée ; car tu es gros par politique. Pour te transformer, toi le petit agitateur de *Libé*, en bon gros directeur de grand journal, il te fallait du poids ; ton embonpoint, tes bajoues, c'est là pour dire : voyez, W. R. Hearst, Hersant, Citizen Kane, c'est moi, à présent. Chacun sa stratégie du physique : Jack Lang reste pour l'éternité un play-boy avenant et frisé, Godard un gamin myope, Gainsbourg un clodo mal rasé. Toi, tu t'es glissé hors de ton vieux jean pour endosser des kilos respectables, des vestes rembourrées aux épaules.

Le physique de parvenu, c'est ton genre. Un genre que tu t'es consciemment donné ; je ne crois guère ceux, plus chics ou se croyant plus malins, qui te débinent en douce après t'avoir serré la main dans un dîner en ville, et te décrivent comme un plouc ravi d'être enfin à la table des puissants, fasciné par les starlettes et les particules. Ton allure de parvenu, costard cinquante bleu pétrole, gomina et cigares, tu la cultives soigneusement. Elle est ta carapace. Sous cette vulgarité et cette bonhomie apparentes, tu caches ta stratégie lente. Les grosses lunettes d'écaille, les gros barreaux de chaise au bec, les grosses pompes, et – pourquoi pas – la grosse chevalière en or, les mondains peuvent bien les trouver ridicules. Si tu te revêts, ostensiblement, des signes du parvenu, c'est que ce sont aussi les signes de la vraie puissance, devant laquelle bon et mauvais goût s'effacent.

La puissance et la masse ; bien sûr, cela t'interdit, littérairement, de style. Tu peux avoir un look, pas un style d'écrivain ; tes éditos, souvent les plus rusés, les mieux informés de la presse, restent informes. Ils ne sont qu'un mécanisme mis à plat, le mécanisme grossier de la politique, de ses responsabilités factices en miroir et de ses tromperies énormes, de ses doubles manœuvres à triple détente. Ta finesse brutale, ton technicisme politicien, tes citations approximatives (le malheureux McLuhan et son média tout-puissant) ont du poids, mais pas de style, ou le style des sans-style. Le style, en littérature, c'est une découpe, un profil, un cambré, un corset, qui traduit la volonté de rester mince, d'éliminer le superflu. Toi, tu ramasses tout, tu bâfres l'information, et tu la chies. Tu te vantes volontiers, si on te met en garde contre ta prolixité approximante, de respecter la complexité du réel. La soupe chinoise que tu vomis, malaxée par ton formidable estomac, n'est que du réel en vrac. Rien de plus trompeur, disait Karl Kraus, que la prétention journalistique à effacer la langue par l'intention de dire le réel directement.

Tu t'es donc fait plouc, plouc boulimique, déversant la nappe des formules toutes faites et des mots à la mode en drapés coulant de ligne en ligne ; c'est vrai que tu ne t'en laisses pas facilement conter en matière de pouvoir, mais, en matière de mots, il suffit qu'une expression bien laide provienne de la technique, de la pub, pour que tu t'en empares aussitôt.

Le pouvoir. Foucault, as-tu écrit, était un tel génie qu'il aurait pu, tant qu'il y était, être ministre. *In cauda venenum* : tu n'ignorais rien de la fascination, hélas bien réelle, de Foucault pour la haute administration (il avait pensé un temps devenir directeur de l'Enseignement supérieur, mais sous la droite). Et toi, aurais-tu pu être ministre ? La dernière fois que nous dînâmes ensemble – c'était au Vieux Berlin –, l'un de tes articles venait de déclencher, ou presque, une crise ministérielle. Mitterrand avait même

déclaré publiquement qu'il ne changerait pas de gouvernement sous la pression des journalistes, et c'était ton édito qui était visé. Tu poussais au Fabius de manière redoutablement énergique, et habile. Donc, après la choucroute – tu aimes, des brasseries, les mets massifs –, tu t'es un peu desserré la cravate ; et je t'ai demandé si ça te plairait, un poste ministériel. Tu as pris ton temps, tiré sur ton cigare (volé au « Club de la presse » d'Europe 1), et puis, très ras des pâquerettes, tout uniment, tu as lâché : « Président, peut-être. Mais ministre... Je suis déjà plus puissant qu'un ministre. » En somme, ce que Foucault a raté, tu l'as réussi. Ou, plus exactement, car tu le disais sans forfanterie, le poste que Foucault n'avait jamais pu obtenir, toi, déjà, tu n'en voulais plus. Dans *L'Âne*, tu disais : « Le problème qui me passionne, c'est celui de la gouvernabilité. Déterminer, par exemple, la marge exacte du pouvoir. D'ailleurs, mon sujet, c'est moins la politique que le pouvoir... »

— François Mitterrand, n'est-ce pas lui en fait ton interlocuteur privilégié, l'Autre de tes éditoriaux ?

— Mitterrand ne m'a jamais rien confié.

— Nous dirions plutôt que... c'était lui ton confident.

— C'est choquant de le dire ainsi, ou comique, mais je crois aussi que c'est un peu vrai. »

Et ton journal, au lieu de celui, *France-Soir* révolté, que nous rêvions d'adresser à des millions de gens, n'est écrit que pour l'élite. Peut-être même pour un seul ; donner des conseils au pouvoir, n'est-ce pas être plus puissant que le pouvoir ? C'est ainsi que tu es « de gauche ». L'idéologie, les prises de parti, tu les as, c'est vrai, définitivement enterrées. La gauche au pouvoir, au fond, ça t'arrangeait, ça t'a évité une rupture de ton ; mais tu saurais sans peine t'arranger autrement. Si Giscard avait été élu, *Libé* aurait mis un peu plus longtemps à rattraper le terrain perdu, à passer la frontière gauche-droite. Quand, en 1981, *Libération*, après une opportune « dissolution », le temps des batailles pré-électorales, reparut comme si de rien n'était, tu le pro-

clamas, effrontément, fidèle à ce qu'il avait toujours été : de gauche. Il avait été tout, anar ou tenté par la néo-droite, sauf de gauche. Mais cette fausse continuité pouvait, en gros, faire illusion.

« En gros. » Toutes tes phrases, aux comités de rédaction, commençaient par cette formule. En gros, sur la guerre Irak-Iran, ou sur le pape, ou sur Rocard, on peut dire que... Quand j'ai publié mon livre *La Beauté du métis*, tu m'en fis un résumé d'une phrase, et comme je te demandais si tu l'avais lu : « Tu vois bien que je n'ai pas besoin de le lire, puisqu'en gros je sais ce qu'il contient. » Tu vois tout en gros, et tout t'échappe, car tout est détail.

C'est un écran, une tache aveugle, cet « en gros » du journaliste qui ramène tout à sa toise, à son angle, à sa formule. Avalé tout rond, recraché de même. En gros, toi, tu serais un parfait salaud : écoute-toi parler à *L'Âne* : « J'ai vu récemment des dirigeants de la sidérurgie. Le fait d'avoir longtemps milité auprès d'entreprises métallurgiques me donnait un tout autre *background*, un autre poids. » C'était donc ça ? La Gauche prolétarienne comme école des futurs Tapie ? Tes éditoriaux s'adressent au seul président, ton expérience de mao aux maîtres de forges... Pauvres ouvriers de la sidérurgie, tu t'« établissais » donc dans leurs usines pour les espionner et dresser la liste des futures « reconversions » et licenciements ?

Une telle noirceur est comique. Elle n'est vraie qu'« en gros » ; tu n'es pas si mauvais. Tu n'as pas fait la Gauche prolétarienne pour apprendre à gérer les stocks humains, même si tu exploites aujourd'hui les techniques du manie-ment des hommes apprises là-bas. Ou alors, faut-il te supposer, dès ta prime jeunesse, la misanthropie la plus terrible, le désespoir le plus noir, le plus sec, sans larmes ni affect ? Celui d'un Aron de naissance ?

Éléphantiasis

Les frustrations d'ordre sexuel qu'imposait l'image de Gauche prolétarienne, son anti-féminisme et son homosexualisme clandestin de machos entre eux (chez qui tout était clandestin) ont amené la détestation de son propre physique, et l'absence d'humour quant à son propre corps.

Tu m'as souvent donné l'impression de chercher à t'enlaidir, et moralement, et physiquement. Cette laideur voulue transformerait le jeune homme au profil volontaire que j'ai connu entre la Sorbonne et Nanterre en pacha ventru. Il y a des laideurs spirituelles, celle de Jean-Louis Bory, par exemple, et des beautés fades, celle de Distel, disons ; mais, dès que public, chaque homme entretient son image, travaille son corps et le modifie avec l'âge. Tu t'es fabriqué une laideur pesante, écrasante, pour démontrer que même ta séduction tiendrait de l'ignoble attrait pour les puissants.

Quand tu as publié, il y a cinq ans, un premier recueil de tes éditoriaux, j'ai tenu à faire, dans le même *Libé*, où je travaillais alors, le papier sur ton bouquin. Soit provocation ; j'avais en tête de démontrer que *Libé* était le seul journal où l'on pouvait, où je pouvais, démolir le bouquin publié par mon rédac'chef. La démolition, tant soit peu odieuse, s'intitulait : « Quand un éléphant danse le ska », qui passait alors pour la danse « branchée ». En la laissant passer, comme tu me le déclaras le lendemain, tu étais réellement libéral. Libéral par indifférence, piqûre de moucheron sur ton hénaurme carapace, c'était l'impression que tu voulais me laisser. Et puis, il y a deux ans, j'ai participé à une émission de télé en province, et on a diffusé aux invités une série de mini-interviews, qui se voulaient drôles, de « personnalités » qui les avaient précédés dans l'émission. Il leur avait fallu répondre à brûle-pourpoint à la question : « Qu'est-ce qui vous ferait le plus honte ? » Toi, tu as hésité, bégayé, et lâché tout à trac : « De voir deux éléphants faire l'amour. »

Te vois-je en éléphant parce qu'il est sage, parce qu'il trompe, énormément, à cause de sa longévité ? Simplement par ton poids. Obésité, je le précise, plus morale et d'apparence que physiologique ; éléphantiasis moral, où se mêlent une pudeur malade, un dégoût de soi, qu'on retrouve chez les bureaucrates qui déjeunent trop, les centralisateurs et les rédac'chefs qui desserrent leur ceinture d'un cran chaque année.

Tu incarnes *Libé*. Pour incarner, assurer la cohésion, refléter les angoisses et les désirs de tous les lecteurs et rédacteurs, il faut de la chair, de la surface. Moins de la présence que de la pesanteur. Pour incarner, il faut fuir l'aventure. L'aventure fait maigrir. Le reportage est une aventure ; pour incarner *Libé*, tu t'es fait journaliste de « desk », de bureau, tout en faisant l'apologie du reportage. Tu as fini par incarner le journalisme assis, la permanence de la structure. « Ce qui est paradoxal », réponds-tu à Gérard Miller qui te félicite sur la place tenue par tes éditos, « c'est que, dans le même temps, à *Libération*, l'éditorial n'est pas du tout couru. On le tient plutôt pour une vieille façon de faire de la presse, et personne ne se précipite pour l'écrire. » En somme, tu t'es sacrifié. Cet hommage du vice à la vertu est assez drôle. Personne ne se précipite parce que tu as éliminé tes rivaux éventuels. Si tu as pris le pouvoir à *Libération*, c'est par pur dévouement, à t'entendre. Si tu es éditorialiste, dans ce journal anti-édito, c'est seulement parce qu'il en faut bien un. Tout ton pouvoir s'est bâti ainsi, parce qu'il en fallait bien un, de régulateur, de centralisateur, un pour faire le sale boulot méprisé.

Il est passé à *Libé*, comme au PC ou dans un groupuscule, des milliers de gens. L'équipe se vidait d'un côté tandis que tu la remplissais de l'autre ; c'était bien peu efficace. Mais tu n'es ni un commercial ni un capitaine d'industrie. Les déficits t'indiffèrent. Cette mobilité de l'emploi assurait ton pouvoir, toi qui faisais l'éclusier de ce flux incessant. Chacun, ainsi, dépendait de toi, et, quelle que fût la

déperdition, le gâchis, ton rôle ne pouvait que se renforcer. Car tu es d'abord un politique, même pour la gestion d'un journal ; ce qui comptait était de créer à ton égard un clientélisme. Que tu sois la seule permanence, même si cette permanence, non créative, mauvaise gestionnaire, n'était qu'un poids de plus dans le journal.

Tu nous as eus à la permanence, au poids et à l'usure. Tu nous as vaincus (ceux qui croyaient au « nouveau journalisme ») à l'ennui. Ô, l'ennui pesant de tes textes, de tes analyses ! Tu as les performances, en durée, des Fidel Castro et autres leaders staliniens.

Car le « texte intérieur », le rapport-fleuve furent longtemps ta principale activité au journal. Je me souviens du dernier : c'était début 1981, quand tu nous as proposé de dissoudre *Libération*. Ce fut ton coup de génie. Un texte pour dire qu'il n'y aurait plus de textes de Serge July ! Un rapport pour supprimer les rapports ! J'ai voté d'enthousiasme cette dissolution. J'ai toujours aimé les auto-dissolutions. Naïf que j'étais ! « Tout ça c'est pour Raymond », comme dit la chanson. Deux mois plus tard, le journal recommençait comme si de rien n'était, mais tu avais désormais les pleins pouvoirs. Pouvoir de l'inertie : tu ne l'avais pas pris par tes initiatives, mais en freinant celles des autres, pas en tablant sur l'activité, mais sur la passivité générale. Car tu réagis, comme les diplomates, avec sang-froid, avec retard, comme la pénicilline-retard. Ce qui compte, dans ton système, ce n'est pas d'être en avance sur son temps ; cela, c'est bon pour les proclamations. Il suffit d'attendre le reflux pour se trouver tout naturellement à la tête, par simple décantation. Ton pouvoir s'est déposé comme un limon, plutôt qu'il n'a émergé des flots. Le « Prince de la presse », comme t'a couronné la couverture de la revue *Médias*, est d'abord un général de carabiniers. Il n'est pas un fonceur mais un pachyderme qui sait réagir plus lentement que les autres. Ainsi se trouve-t-il à l'unisson des masses.

Dérives

J'ai dû proposer le dernier manifeste intérieur contestant ton pouvoir début 1982. Les rédacteurs qui l'avaient signé retirèrent leur nom à ton premier froncement de sourcils ; le temps des provocations était fini. Depuis, les dérives devaient venir d'elles-mêmes, peu à peu, en leur temps ; et, toujours prudent, tu n'en endossas à aucun moment la responsabilité directe, en laissant les risques à tes subordonnés, les reprenant si les réactions des lecteurs étaient par trop scandalisées. Pas de vagues, voilà ton mot d'ordre, mais un reflux constant, lent, irrésistible, vers le conformisme, l'égoïsme et le réalisme montants.

Comment es-tu devenu « mitterrandiste » ? Dès le premier numéro du « nouveau *Libé* », tu abats les cartes : « Mitterrand-le-tenace [...] a fini par rassurer. Même son allure de monarque libéral est devenue une sorte de garantie » présentant des « risques moindres » que Giscard (13 mai 1981). Voilà ce qui t'a séduit : non l'aventure, mais le moindre risque de la gauche. Mitterrand a su « nous rendre normaux », écris-tu à sa gloire, en 1986. En effet : dès les premières années du règne de Mitterrand, l'État socialiste « montre ses muscles » (comme le titre *Libé*) contre l'immigration (expulsion des clandestins, nouvelles limitations des entrées et même des sorties d'étrangers, etc.). À propos des premières procédures d'extradition à l'égard des Basques exilés suspects de terrorisme, tu titres en première page : « Le tabou de l'extradition va-t-il enfin sauter ? » Comprenez que le tabou était, non l'extradition, mais le fait de ne pas l'admettre, attitude traditionnelle de *Libération* et de la gauche sur ce point. Ce tabou à l'envers est d'un usage permanent. En 1983, à propos des Pershing, ce « surtitre », tiré de Glucksmann, où s'exprime la fusée nucléaire : « Ma première charge est spirituelle. Mes premières victimes, vos tabous... » Entendez : votre tabou anti-bombe, puisque ma « force spirituelle » est la politique

de réarmement de l'Occident. En 1985, un lecteur a enfin compris le système, et titre sa lettre machiste, à propos d'un viol en public au métro Châtelet : « Après la détresse de la violée, posons le problème encore tabou de la détresse du violeur. » Le procédé est infini : « Le tabou du racisme vaudrait-il sauter ? » « Le tabou du nazisme sera-t-il enfin levé ? », etc. C'est vrai, nous avons vécu entourés de tabous.

Citons quelques-uns de ces interdits victorieusement transgressés ; la guerre : pour conclure l'an 1983, *Libé* publie un supplément intitulé « L'année 1983, thriller », dont le graphisme, bien sûr, est décalqué d'une superproduction du cinéma américain. Inlassable fascination de la MGM ! Les articles vont des « nouveaux guerriers » au « retour des traditions » militaires. Titre de la première double page : « Beau comme un para nouveau », à propos du « para de gauche » mitterrandesco-hernusien. Le tabou du para, grâce à cette finesse ironique, a sauté. Le charme fou du cliché agit. Le fric : citons intégralement la brochure adressée, l'année suivante, par *Libération* aux publicitaires. Rien n'est de trop pour montrer que le tabou de l'embourgeoisement est mort. Le lecteur moyen de *Libé*, s'y glorifie le journal, est « un professionnel », « cadre » à 47 %, qui, à 60 %, a fait des études supérieures, a un revenu mensuel moyen supérieur à 8 000 francs, habite dans un « foyer aisé », a un « appareil photo sophistiqué (53 %), un briquet de 500 francs ou plus (30 %), un stylo de 250 francs ou plus (30 %) ». Ce journal de cadres gros consommateurs tétrastauriseurs de gadgets, présenté à l'admiration des publicitaires, et fait pour eux, défend le chic et l'élite. Par devoir ; à l'en croire, il est le seul journal au monde où le lecteur moyen gagne plus que le journaliste (les salaires *Libé*, tu y as veillé, sont toujours restés misérables). On n'en finirait pas de dresser la liste de ces néo-conformismes militants camouflés en audaces. Prenons deux derniers exemples, qui me tiennent à cœur ; le 13 septembre 1985, *Libé* titre sur toute une page : « Le juge de La Haye aimait trop les

enfants ». Où est l'affaire, l'enquête ? Est-ce le compte rendu d'un procès ? Même pas. La seule source est un best-seller infâme, fiction à la fois porno et moralisatrice, où « l'auteur exprime [...] son indignation face à la mansuétude dont aurait bénéficié le juge que la police a refusé de poursuivre ». « L'histoire du juge d'enfants de La Haye [ou son conte] démontre [...] un certain laxisme en matière de répression de ce genre de délit. » La haine tenace du progressisme moyen branché anti-tabous français à l'égard des libertés de mœurs chez nos voisins (les Hollandais laissent courir leurs pédés, les socialistes espagnols légalisent le hasch, les Allemands tolèrent leurs pacifistes, etc.) ne se relâche plus.

Dernier tabou : le SIDA. C'était l'été 1984. *Libération* avait été, grâce à moi-même et d'autres, pendant des années à la pointe du combat contre de vrais tabous : la réglementation abusive de la liberté de mœurs, le mépris pour la différence sexuelle. Pour effacer ce passé, une campagne infâme, une semaine de suite, jettera l'angoisse et l'hystérie dans la population, provoquera la panique odieuse devant la contagion mythifiée. Le prétexte : *Libération* reprochait à l'Institut Pasteur... de transmettre le SIDA par l'intermédiaire de ses vaccins anti-hépatiques. L'attaque était si vicieuse et si confusionniste (confondant pour la mauvaise cause les problèmes de transfusion sanguine avec ceux des vaccins) que beaucoup eurent l'impression d'une complicité financière avec les grands laboratoires privés ou américains. *Libé* allait jusqu'à prétendre qu'un singe était mort, à l'Institut Pasteur, d'un SIDA provenu d'un vaccin. Et j'ai encore en mémoire le titre, en grosses lettres de deuil, en une : « Cancer gay : la contagion par le sang ». Ce jour-là, pour la première fois, j'ai jeté *Libé* à la poubelle.

Il n'y avait pas, il n'y a jamais eu de « cancer gay ». Il n'y avait pas, il n'y a jamais eu le moindre cas de transmission du virus par un vaccin de Pasteur. Il n'y a jamais eu de singe décédé dans ces conditions. Tu n'as jamais rectifié. *Libé* ne

rectifie jamais. Le but était atteint : le tabou de la simple humanité, de la simple décence, était brisé.

Un imbécile anonyme de ta rédaction, à la mort de Michel Foucault, avait écrit, révélant du même coup ce qu'il prétendait blâmer et censurer (procédé bien *Libé* : donner une leçon de déontologie et en profiter pour lâcher l'ignominie), qu'une rumeur fausse le disait décédé du SIDA, en ajoutant : « Comme si seule une maladie honteuse pouvait emporter » le philosophe. D'abord c'était vrai ; ensuite ce n'était, ce n'est pas une maladie honteuse ; troisièmement, il n'y avait nul besoin de « révéler » ainsi indirectement un problème privé. Il y a peu, ton sous-off Serge Daney a mis le comble à cette muflerie ; en accolant à Rock Hudson le titre de « SIDA star », il blâmait une certaine presse – oh, pas *Libé*, qui ne ferait jamais chose pareille – d'avoir, en son temps, caché la nature de la maladie de Foucault. L'oubli est le père miséricordieux des renégats sermonneurs d'autrui.

Tout ça, diras-tu, n'est pas entièrement de ta faute. En effet, ceint de ton écharpe de modérateur, tu pousses sournoisement les journalistes à franchir le pas, tout en te retranchant derrière une neutralité incitatrice. Tu laisses partir des petits ballons d'essai en reniement, que tu crèves si tu sens le vent contraire. Même dans la dérive, tu ne prends aucun risque. Le jour où la Duras, modèle de l'écrivain-indic, « devine » la culpabilité de Christine Villemin, accablant l'inculpée au moment précis où elle demandait à la chambre d'accusation sa mise en liberté, (« Dès que je vois la maison, je crie que le crime a existé... L'enfant a dû être tué à l'intérieur de la maison. Ensuite il a dû être noyé. C'est ce que je vois... »), tu écris, toi qui as eu l'idée de cette mise en scène, dans la colonne à côté : « Le texte de Marguerite Duras est scandaleux ». Et, à la page précédente, justement à propos de cet emprisonnement peu justifié : « Brusquement, l'opinion a découvert l'obscénité de l'intime conviction qui fonde les décisions de tout juge

d'instruction. » Il y a plus obscène : la conviction intime, étalée sur six pages commandées par toi, de la triste pythonnisme de basse police.

Jusqu'où, la dérive ? Quels rivages, pour 1986, vas-tu aborder ? Tu as publié, pour le nouvel an, le numéro (imaginaire) de *Libé* daté du 7 janvier 1987. Tu y montres le futur tel que tu le désires : titre sur une crise dans un DOM-TOM avec concours de fermeté politicienne, gala pour la « Nouvelle Chasteté », etc. L'horizon, évidemment, c'est *Le Figaro-Magazine*. Dans *L'Âne*, à propos d'Hersant, tu dis : « Il se pose des questions que nous nous posons à *Libération*. [...] Hersant a été un créateur de presse [...], d'authentiques créations. » Comme toi : plus qu'il ne crée, il laisse venir à lui. Et, en réponse à la remarque, « la logique Hersant est d'abord une logique industrielle », tu affirmes : « Oui, et c'est là qu'il est moderne. Il fait une analyse réaliste de la situation économique. [...] Il croit à l'avenir de la presse écrite. » Tu conclus sur ton désir de former (avec lui, ou à toi tout seul ?) un « quotidien mondial ». Comme Hersant, être gros ne te suffit pas. Il te faut être tout, car tout te profitera « sans heurts, sans débats intérieurs ». Ton rêve de « démocrate », c'est le monopole – TON monopole.